

GREG  
EGAN

# CÉRÈS ET VESTA



UNE  
HEURE  
LUMIÈRE



Le Béalial'



Greg Egan

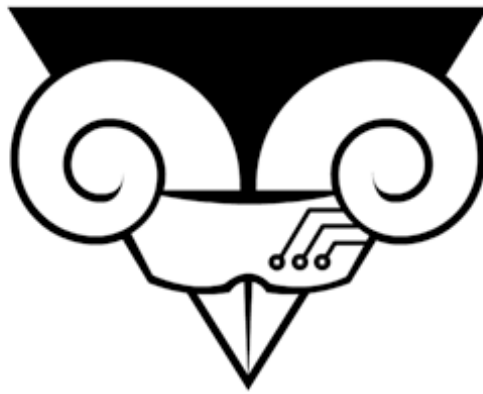
Cérès et Vesta



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



# e-Bérial'

Titre original : *The Four Thousand, The Eight Hundred*

© 2015, by Greg Egan

Reproduit avec l'autorisation de l'agent

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Erwann Perchoc  
sous l'œil bienveillant de Quarante-Deux

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2016, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-781-5

Parution : février 2017

Version : 1.0 — 23/01/2016

1.

DEPUIS SON COCON, Camille plongea le regard dans la noirceur ponctuée d'étoiles, attendant que la terreur la submerge. Elle s'accorda un instant de paix. Chaque minute qu'elle passait éveillée gaspillait ses ressources et augmentait le risque qu'on repère sa signature thermique, mais elle n'osait se résoudre à entrer en hibernation sans l'assurance d'être suffisamment en sécurité pour survivre à une collision au moins. Si elle se détachait dès le tout premier impact — encore éveillée, toujours en vue de Vesta —, elle avait une chance de pouvoir regagner l'astéroïde. Au-delà, ce serait fatal.

Le cocon n'était que quelques centimètres plus grand que sa combinaison, et ses épais parois en acrylique ne lui laissaient qu'une vision terne et déformée malgré la transparence impeccable de sa visière. Des entraves élastiques l'empêchaient de s'agiter dans son cercueil de plastique, mais puisque celui-ci était collé en plein milieu du pôle de rotation de ce cube de basalte de dix mètres de côté — il tournait si lentement que l'esprit de Camille vagabondait chaque fois qu'elle tentait de suivre le mouvement des étoiles —, la moindre agitation de sa part l'emportait sur toute force centrifuge éventuelle. Elle avait cessé de réagir à chaque furieuse démangeaison, mais elle craignait de laisser ses jambes trop immobiles, redoutant une crampe tenace impossible à soulager dans le peu d'espace dont elle disposait.

Camille tourna la tête à gauche et força son corps vers la droite, contre le harnais, jusqu'à distinguer une partie de Vesta sous elle, un croissant de guingois presque coupé en deux par l'horizon du bloc de roche. *Combien de ses amis mourraient avant qu'elle ne revoie ce monde ?* Elle étira les lèvres et souffla vers son visage pour en déloger les larmes.

Son cou se faisait douloureux, aussi inclina-t-elle la tête dans l'autre sens afin de reposer ses muscles. À sa droite, la silhouette d'un collecteur solaire creusait une ellipse noire dans les étoiles. Camille aperçut un éclat sur l'arrière-plan obscur, probablement le soleil se reflétant sur un autre bloc de cargaison, mais elle ne pouvait déterminer s'il s'agissait d'une

importation ou d'une exportation : les mêmes gaines de polymère blanc recouvraient les roches de Vesta et la glace de Cérés. Chacun de ces deux mondes avait trop de l'un et pas assez de l'autre ; depuis des générations, ils procédaient à des échanges, tonne pour tonne, transformant leurs rebuts respectifs en richesses. Mais voilà que Camille gâchait la symétrie, faisant du stop sur la rivière de pierres, un export que personne n'avait commandé ni autorisé.

Un vertige s'empara d'elle avant de bientôt disparaître, lui laissant l'estomac crispé et les oreilles bourdonnantes. Elle tourna de nouveau les yeux vers Vesta, vit son monde d'origine dériver sereinement le long du rebord du bloc. La collision redoutée était passée, amortie par le rebond des gaines, si bien que ce choc de deux masses n'avait pas transmis à son corps une secousse plus forte qu'un service brutal au squash. Or, si l'impact avait paru doux, la roche qu'elle chevauchait n'en avait pas moins heurté un bloc de glace tout aussi massif et, telles des billes dans un pendule de Newton cosmique, les deux cubes n'avaient pas eu d'autre choix que d'échanger leur état de mouvement : la glace prenait maintenant la place du roc sur l'orbite de garage tandis que Camille, très lentement, se mettait en route vers Cérés.

Elle réprima un sanglot de soulagement. Les prochaines collisions viendraient de rochers auxiliaires portés par l'élan depuis la rivière de glace qui allait en s'éloignant ; les effets ne devraient pas être plus violents. L'ouvrage de Gustave avait passé le test.

Chaque nouvelle respiration tenait du luxe désormais. Camille s'adressa au contrôle du cocon et lui ordonna de commencer son travail.

La jeune femme se détendit et laissa le harnais dégager ses membres du mur supérieur, qui, s'opacifiant brusquement, la plongea dans les ténèbres. Le vide entre sa combinaison et cette carapace permettrait à sa surface extérieure de se refroidir bien en-deçà de sa température d'hibernation, tandis que le roc situé derrière elle était suffisamment massif pour absorber la chaleur résiduelle de son corps et n'en rien révéler.

Quand le robinet veineux au niveau de son coude s'ouvrit, l'écoulement fut presque imperceptible. Le choc survint après, quand le même fluide lui fut rendu, refroidi. Cinq degrés centigrades, ça ne paraissait pas si méchant quand elle avait installé la pompe. Sans cristaux de glace pour détruire la paroi de ses cellules, le cocktail médicamenteux n'avait même pas besoin d'antigel. Mais sa chair frissonnante ne comprenait pas les avantages et les inconvénients en matière biomédicale : Camille avait simplement l'impression d'avoir reçu une blessure si aiguë et si profonde qu'elle abolissait toute distinction entre

ses entrailles et le monde au-delà, permettant aux flots glacés de l'engloutir de l'intérieur.

« Prends soin de toi », murmura-t-elle. Les mots que lui avait adressés sa mère, et qu'elle-même lui avait retournés. Camille les répéta jusqu'à ce que ses lèvres s'engourdissent. Cinq ans plus tôt, elle avait soigné un jeune surfeur dont la combi s'était déchirée tout le long d'un bras, laissant les roches de la surface de Vesta toucher sa peau nue et le froid nécroser sa chair. Et voilà que Camille était à son tour épinglée à un puits thermique plus que suffisant pour aspirer de sa personne toute trace de chaleur vive et ne laisser d'elle qu'une poche de sorbet violet-noir. Elle avait personnellement vérifié la pompe et les médicaments, mais peu importait ce qui coulait dans ses veines si le thermostat du cocon fonctionnait mal et amenait sa passagère à température ambiante.

Gustave avait promis qu'elle se sentirait euphorique tandis que sa conscience s'échapperait, mais il était prêt à dire n'importe quoi pour l'empêcher de reculer. Ce qui émoussa sa panique, ce fut l'engourdissement de ses sens et l'absence de signaux corporels, similaires à un endormissement ordinaire.

Alors que l'obscurité grandissait derrière ses yeux, Camille considéra les choses avec recul et se représenta le voyage à venir : sa lente spirale en direction de Cérès, la centaine de petits à-coups, les mille jours s'écoulant en silence. Sa peur avait disparu ; elle ne ressentait que regret et honte. Sa fuite était un fait accompli mais la lutte continuerait sans elle.

## 2.

‘ DETECTION d’un surfeur, déclara l’Assistant d’Anna. – Montre-le-moi. » Anna accepta le calque et observa l’image infrarouge de la gaine de la cargaison. La tache teintée de vert se démarquait nettement du carré bleu, mais la légende attribuant des nombres aux nuances montrait que la différence de température entre les deux n’était que d’une fraction de degré.

« Combien de temps pour le récupérer ?

– Nous devrions être à même de détacher la structure contenant le système de survie et de l’amener à un sas d’ici quarante-cinq minutes. J’ai prévenu l’équipe médicale. »

Anna bascula sur la vue d’une carte de contrôle du trafic portuaire. Le remorqueur ayant pris l’image du surfeur transportait maintenant le cube de basalte vers une orbite alimentée qui le conduirait à quelques centaines de mètres de la surface. Deux robots d’extraction spécialisés patientaient déjà derrière le sas le plus proche, prêts à s’élever et à accomplir leur travail. Les contrôles automatiques du remorqueur s’avéraient généralement fiables, mais Anna eut la chair de poule à l’idée de ce qui se serait passé si le surfeur était demeuré inaperçu. À l’approche de leur destination, les capsules étaient supposées activer une balise radio et commencer à se réchauffer pour atteindre une température supportable pour un être humain, mais avant que l’on comprenne que ce système dysfonctionnait parfois, trois surfeurs avaient été écrasés par des machines conçues pour manipuler des cargaisons bien plus solides.

Anna s’agita un moment dans son hamac puis s’en dégagea, sa décision prise. « Je vais au sas, à la rencontre de l’équipe médicale », annonça-t-elle à son Assistant avant de descendre le couloir, se propulsant le long de la corde jusqu’à acquérir assez de vitesse pour pouvoir planer. Selon le protocole, sa présence n’était pas requise, mais cette récupération était de sa responsabilité et l’idée de se prélasser dans son bureau alors qu’une vie humaine était en jeu l’insupportait.



Elle filait le long de la pierre grise — rien que de la roche vestienne. Des gens traînaient dans le couloir en bavardant ; leur visage se fermait quand ils la voyaient se hâter de manière aussi inconvenante. Elle saisit la corde pour rectifier sa dérive vers le bas et reprit de la vitesse. « Comment se déroule l'extraction ? demanda-t-elle à son Assistant.

– Les robots sont sur place, mais vérifient toujours la structure.

– Et l'équipe médicale ?

– Elle devrait atteindre le sas dans dix minutes. »

Quand Anna arriva, l'équipe installait son matériel. Son Assistant fit les présentations, mettant des noms sur les trois visages ; Anna se contenta d'un signe de tête.

« Votre premier surfeur ? » demanda Pyotr, quelque peu amusé que la directrice du port ait décidé de les rejoindre, lui et ses collègues.

« Oui. » Anna estima ne pas lui devoir d'explication, mais elle voulait clarifier les choses : elle était là pour apprendre, pas pour gêner. « Six jours que j'ai pris mes fonctions : il y a encore beaucoup de premières fois.

– C'est la routine, maintenant, assura Pyotr. Tant qu'on repère les capsules... Les boules de glace ont tendance à mieux s'en sortir que les gigoteurs. » Anna n'avait jamais entendu ces termes auparavant, mais résista à l'envie d'émettre un commentaire. « Je n'arrête pas de dire aux gens de faire passer le mot à Vesta, ajouta Pyotr avec une pointe de frustration. Le processus est mille fois plus sûr dans un lit d'hôpital que dans l'espace profond. Ils devraient juste activer la balise et nous laisser le reste.

– C'est une entreprise de longue haleine », répondit Anna. Même si ce conseil était pris en compte, il faudrait des années avant qu'il agisse sur l'état des nouvelles arrivées. Sans parler de la confiance des surfeurs dans les secours que l'idée sous-tendait, pour ainsi renoncer à leur dernière trace d'autonomie au moment de se lancer dans le voyage.

Les robots commencèrent à détacher la capsule. Anna observa les calques, partageant la vision des machines pendant que l'une d'elles découpait le revêtement de la cargaison et que l'autre saisissait le cylindre opaque. Des images artificielles fleurirent par-dessus les visuels multispectraux habituels tandis que les échos ultrasoniques cartographiaient les tensions des parois de la capsule et qu'une tomographie IRM révélait la combinaison pressurisée intacte et la silhouette à l'intérieur. Anna ne prêta guère d'attention à la majeure partie du jargon technique, mais les synthèses décrivant les protéines sanguines, destinées au profane, montraient que le surfeur n'avait subi aucun problème dans le système de survie ni rien qui ait menacé sa santé.

Le robot tenant la capsule s'éleva au-dessus du bloc de roche, continuant à travailler au fil de son déplacement. Une balafre rouge vif grandit le long du cylindre, signature thermique d'un laser découpant la paroi. Le temps qu'Anna entende le faible bruit sourd à l'arrivée de la machine au-dessus d'elle, puis le bourdonnement de la mise en route du sas externe, le tracé d'un rectangle d'ouverture était déjà pratiquement achevé.

Le robot déposa doucement la capsule dans le sas et se retira. Anna ferma les calques, balaya du regard le vestibule pendant que Pyotr, Alex et Elena se rassemblaient devant la porte interne. L'air s'inséra en un soupir, une très longue expiration, dans le vide du sas.

La porte coulisssa, Alex pénétra dans le sas et entreprit d'en sortir la capsule, la prenant dans ses bras par-derrière. Accroché au sol par ses semelles adhérentes, il tint le module immobile tandis que Pyotr tranchait les derniers centimètres maintenant en place le volet de plastique blanc, qu'il souleva à l'aide d'une ventouse. Anna attrapa une corde et se hissa pour avoir un meilleur point de vue.

Elena attachait une sonde à l'extérieur de la combinaison du surfeur. Au bout d'une minute, elle effectua une évaluation puis commença à déverrouiller les boulons qui fixaient le casque.

Entre les trois silhouettes affairées, Anna discerna le visage d'un jeune homme. Ses yeux clos semblaient collés ; il n'y avait pas de suintement visible, mais les paupières demeuraient plissées d'une manière qui n'aurait pas persisté si elles avaient été libres de se lisser d'elles-mêmes. Les joues creuses de l'homme arboraient une barbe de trois jours incongrue au regard de la longue toison qu'aurait autorisée un tel voyage. Les médicaments et le froid avaient ralenti son métabolisme au point où un simple recycleur intraveineux couplé à une pile à combustible et un kilo de ressources supplémentaires avaient suffi à le maintenir en vie pendant trois ans — mais s'il n'avait pas respiré une seule fois pendant toute cette période, le temps ne s'était toutefois pas arrêté complètement pour lui.

Son propre voyeurisme mit Anna mal à l'aise ; elle se laissa tomber au sol et détourna le regard. Au bout de quelques minutes, l'équipe finit d'extraire le voyageur de sa capsule et le déposa sur la civière technique qu'ils avaient apportée. Il était toujours dans sa combinaison, mais on en avait coupé l'une des manches. Elena relia un nouveau tube au port situé au coude de son patient. Dans la civière, une pompe commença à ronronner.

Pyotr s'approcha d'Anna. « Tout semble OK. Le dosimètre montre qu'il est resté bien protégé, et il n'y a aucun signe de caillot ou

d'ischémie. On va malgré tout l'amener à l'hôpital et lui faire un bilan complet.

– Combien de temps avant son réveil ?

– Quelques jours. C'est plus sûr de procéder lentement.

– D'accord. » Elle serra la main de son interlocuteur. « Merci.

– Je vous en prie, madame la directrice », dit Pyotr avec un sourire.

Anna salua d'un geste le reste de l'équipe, puis se détourna et les laissa à leur tâche. Peut-être avait-elle mérité la douce moquerie de Pyotr : sa présence n'avait aidé en rien. Reste qu'en attendant le jour où le port serait entièrement géré par les machines, elle demeurait l'élément humain du circuit, ne serait-ce que pour la forme. Ce privilège lui coûtait un tiers de ses revenus ; si elle ne prenait pas ce boulot au sérieux, autant s'abstenir.



### 3.

« Parasite », murmura quelqu'un. Pas tout haut, mais assez près de l'oreille de Camille pour ne laisser aucun doute sur le fait que l'insulte lui était destinée.

Son regard fit le tour de la multitude d'étudiants se pressant pour sortir de l'amphithéâtre. Un homme, devant elle, dans la foule, tourna la tête et croisa son regard avec dédain avant de se retourner à nouveau.

« De quoi tu m'as traitée ? » demanda-t-elle, élevant la voix pour être entendue par-dessus le brouhaha, mais pas suffisamment fort pour causer un scandale. L'individu ne répondit rien et, un instant plus tard, se propulsa hors de vue.

Olivier toucha le coude de Camille. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tu as entendu ce qu'il a dit ?

– Non. »

Camille répéta l'insulte. Le seul fait de la prononcer la mettait mal à l'aise.

Olivier eut une grimace de mépris. « Laisse tomber.

– C'est l'expression de Denison. Et les gens commencent à l'utiliser.

– Denison est un fêlé. Personne ne le prend au sérieux.

– Sauf ceux qui le font. » Camille se sentit soudain gagnée par le froid. « Je n'ai jamais parlé à ce type de toute ma vie ! Comment sait-il qui étaient mes arrière-arrière-grands-parents ? »

Olivier demeura silencieux.

« Comment ? » le pressa Camille. S'il n'en savait rien, il l'aurait dit d'emblée.

« Allons chercher à manger », suggéra-t-il.

Dans la cafétéria, Olivier lui montra l'augment, plaçant la description dans un calque partagé. « Ça estime le degré de parenté de quelqu'un avec chacun des fondateurs, en se basant sur les indicateurs faciaux. Mais ça existe depuis des années ; rien à voir avec Denison. »

Camille fit défiler les extensions disponibles. « Sauf que maintenant, tu peux configurer ce truc pour étiqueter n'importe quelle personne à

portée de vue ayant plus de cinquante pour cent d'ancêtres appartenant au syndicat Sivadier. »

Olivier écarta les mains. « Oui. Et il y a des augments qui marquent n'importe qui d'après les critères esthétiques de l'utilisateur — des fois qu'un potentiel objet de désir s'échappe lors d'un moment d'inattention... Si tu juges tout Vesta d'après les augments les plus ignobles du marché, autant t'ouvrir les veines tout de suite. »

Camille restait dubitative. « Tu as lu *La Nouvelle Dispense* ?

– Juste parcouru, avoua Olivier. C'était à ce point stupide que j'ai épuisé mon quota de patience avant la moitié... »

Des diatribes aussi grotesques, Camille en avait vu beaucoup ; toutes avaient connu leur heure de gloire avant de retomber dans l'oubli. Sauf qu'en six mois, le manifeste de Denison avait suivi un chemin bien différent de la plupart des pamphlets viraux. Lors de la colonisation de Vesta, les fondateurs s'étaient mis d'accord sur un partage égal des richesses produites entre tous leurs descendants. Or, tandis que l'essentiel des syndicats contribuait à l'effort collectif de manière concrète (les vaisseaux transportant les colons, les robots ayant creusé les premiers habitats et les mines), les Sivadier avaient apporté expertise et propriété intellectuelle. Les autres fondateurs semblaient en avoir reconnu la valeur, suffisamment pour considérer ces collègues sur un pied d'égalité, mais dans l'histoire revue et corrigée par Denison, ce partenariat reposait sur une forme d'extorsion. Qu'y avait-il d'équitable dans le fait qu'Isabelle Sivadier et ses copains aient obtenu leur part du gâteau sans rien de plus qu'une mainmise mercantile sur certaines techniques de forage quand tous les autres s'étaient acquittés de leur écot en plaçant quelques tonnes en orbite ?

« Tu te souviens de la dernière ligne ? » demanda-t-elle.

Olivier secoua la tête.

« “Il est temps que les Sivadier paient leur dette. Avec les intérêts.”

– Et il compte faire ça... comment ? » Olivier arbora son air bravache le plus convaincant. « Hé, Denison ! Toi et quelle armée ?

– Toi et quels comptables », le corrigea Camille.

Il rit. « Ouais. » Puis il se pencha au-dessus de la table pour l'embrasser.

La table se plaignit en vibrant jusqu'à ce qu'Olivier retire ses coudes et que la trappe de service puisse s'ouvrir ; leurs plats montèrent, fumants et parfumés. Alors que Camille rapprochait son assiette, elle pensa : *Personne ne déchirera le contrat qui a défini ce monde pendant plus d'un siècle. Et personne ne m'ôtera le pain de la bouche sous prétexte que j'appartiens à la mauvaise famille.*

## 4.

EN CHEMIN vers l'hôpital, Anna insista pour faire un détour par le marché aux fruits.

« Tu penses qu'ils ne le nourrissent pas correctement ? plaisanta Chloé.

– C'est pour le geste », répondit Anna en fouillant dans une pile de prunes. Son Assistant commença à estimer chaque fruit en fonction de sa richesse nutritionnelle, mais elle refusa les données d'un geste. Ce qui importait, c'était la forme et la couleur, des qualités qu'elle pouvait juger par elle-même.

« Il n'est pas vraiment malade », fit remarquer Chloé, comme si cela changeait quelque chose à la pertinence du cadeau. « Chaque surfeur passe par les mêmes phases. C'est une transition normale.

– Je vois. Donc, trois ans sous perfusion au lieu de boire, manger, respirer, c'est rien du tout : un truc aussi naturel que la puberté ou la ménopause.

– Les Vestiens appellent ces capsules de survie des “cocons”, insista Chloé. Ils doivent donc percevoir ce procédé comme une sorte de métamorphose.

– Tu m'as apporté des fleurs quand j'ai eu Sasha. J'étais malade ?

– Non. »

Anna opta pour deux prunes, deux pommes et deux mandarines — trop, sans doute, mais offrir moins aurait paru mesquin. « Paye ça », ordonna-t-elle à son Assistant. Elle fourra les fruits dans son sac à dos avant de s'éloigner de l'étal d'un bond, manquant presque, dans sa hâte, la corde de guidage qu'elle visait. Chloé la rattrapa, cabriolant élégamment en l'air avant de saisir une poignée non loin.

Comme elles entraient dans l'hôpital, Anna fut prise d'un doute. Son Assistant n'avait eu aucun problème pour réserver la visite, le surfeur lui-même et les médecins à son chevet lui avaient de fait donné leur accord, mais si elle dérangeait malgré tout ? La plupart des nouveaux arrivants disposaient de quantité de contacts auprès de la communauté



vestienne émigrée, et il y avait des travailleurs sociaux professionnels pour faciliter l'insertion dans la société cérésienne des rares individus qui en étaient dépourvus. Pourquoi cet homme voudrait-il recevoir quelque bureaucrate se pointant sans raison, qui plus est chargé de suffisamment de fibres végétales pour faire un nouveau trou dans son côlon atrophié ?

Le couloir les mena jusque dans la salle d'hôpital. La plus grande partie des lits disposaient de rideaux d'intimité, mais les deux femmes n'eurent pas à aller loin pour savoir où on les attendait.

« Anna ? » Adossé à une pile d'oreillers, le surfeur arborait un large sourire. L'Assistant d'Anna afficha un nom, « Olivier Druillet », mais une icône à proximité lui indiqua qu'une anomalie avait empêché le tagage dans l'autre sens.

« C'est bien moi », répondit l'intéressée en français, priant pour ne pas paraître condescendante. L'échec du système destiné à gérer les mondanités la troubla un court instant, puis elle reprit ses esprits avant de présenter Chloé. Ayant basculé ses semelles gecko en mode « adhérence », elle s'approcha du lit en marchant, prête à tendre la main ; Olivier se pencha en avant et l'embrassa.

« Merci d'être venues », dit-il, acceptant son choix de langue.

« Tout le plaisir est pour moi », répondit la nouvelle venue sous le regard de Chloé, souriante, mais qui restait en retrait. « Comment vous sentez-vous ?

– Encore un peu groggy... Ils m'ont dit que c'était normal. » L'homme était d'une maigreur affligeante, mais son extraction de la capsule ne remontait qu'à cinq jours.

Anna hésita, sortit enfin les fruits de son sac à dos. L'autre la remercia et les glissa dans un filet à côté de son lit.

« Vous avez des amis sur Cérès ? demanda Chloé.

– Bien sûr. Ils étaient ici ce matin. » Le surfeur souriait toujours, mais la joie s'effaça. « Ils m'ont remis à la page. »

Anna s'abstint de tout commentaire. Depuis longtemps, les nouvelles en provenance de Vesta n'étaient pas bonnes, et rattraper trois ans d'un seul coup faisait sans doute un peu beaucoup.

« Donc, vous êtes la directrice du port ? demanda-t-il.

– Absolument.

– C'est vous alors qui m'avez autorisé sur Cérès. »

Anna se mit à rire. « Officiellement, je suppose, oui. Mais je n'ai guère de mérite. Je n'aurais pas conservé ce poste bien longtemps si je vous avais accroché sur le prochain bloc de glace en partance. »

Olivier se tourna vers Chloé. « Puis-je vous demander ce que vous faites ?

– Rien que je n'aie à payer.

- Ça se comprend...
- Combien de temps vont-ils vous garder ? demanda Anna.
- Encore quelques jours.
- Vous avez un endroit où aller ? »

L'homme acquiesça. « Chez un ami.

– La liste d'attente pour un logement individuel n'est pas trop longue en ce moment, lui assura Anna. D'ici quelques mois, vous aurez votre chez-vous.

– Merci. » Il semblait mal à l'aise, comme si cette perspective avait quelque chose d'embarrassant. Anna avait entendu dire que sur Vesta, les « Sivadier » se voyaient refuser l'accès à de nouveaux logements depuis des années. Elle songea à faire une plaisanterie sur le fait que les matériaux de construction de son futur habitat proviendraient pour beaucoup de son monde d'origine, mais la crainte de paraître trop désinvolte la fit reculer.

« C'est comme ça que les choses fonctionnent ici, intervint Chloé. Ce n'est pas un cadeau, juste notre politique générale.

– En ce cas, je vous remercie pour votre politique générale, répondit Olivier.

– Nous devrions vous laisser vous reposer, déclara Anna. Je ne pense pas que vos coms soient encore au point, mais n'hésitez pas à passer me voir s'il vous faut quoi que ce soit. »

Olivier tendit la main. « C'était un plaisir de faire votre connaissance à toutes les deux. »

## 5.

« C'est une erreur. » Camille avait les yeux rivés aux mots affichés sur le calque devant elle, se demandant s'il s'agissait d'un canular. Sauf que le message avait été signé avec la clé privée de Léon, et si cette dernière avait été piratée, l'intéressé n'aurait pas manqué de déclencher un scandale public considérable.

Elle se tourna vers sa mère. « Personne ne va voter pour ça, peu importe l'auteur de cette proposition.

– Certaines personnes pensent que ça va apaiser les choses. Surtout au vu du signataire... »

Camille sentit la rage lui empourprer les joues. « Donc, en situation d'extorsion, l'idée géniale c'est... *la conciliation* ?

– Un prélèvement de dix pour cent. Ça représente quoi ? » Sa mère fit un geste englobant les biens matériels autour d'elles : l'armoire et sa vaisselle, les casseroles, le garde-manger. « Cela ne va pas vraiment nous plonger dans la pauvreté.

– Mais après ? Ils vont imposer nos boulots de dix pour cent supplémentaires ? Ou nous confiner dans dix pour cent de la ville ?

– Personne ne va laisser ta formation se transformer en gâchis. »

La jeune femme eut un reniflement de mépris. « Que je puisse travailler ou pas n'a aucune importance. C'est par rapport à la manière dont nous sommes traités. » Ce « nous » dont elle n'avait jamais voulu. Et la dernière personne pour qui elle ressentait une once de solidarité, en cet instant, c'était bien Léon Sivadier, quel que soit leur ridicule lien de cousinage. La raison pour laquelle il n'y avait pas de terme pour des parents aussi éloignés était que les gens sains d'esprit n'avaient aucun besoin de les distinguer de n'importe qui d'autre.

« On commence à rembourser la dette et ça y est, tout ça est terminé. » Sa mère tripotait les manches de sa blouse. « Que peut-on demander de plus ?



– Il n’y a pas de *dette* qui tienne, répliqua Camille. Si Denison te disait que le père Noël était un Sivadier et qu’il te faisait suivre la facture pour sa prothèse de hanche en 1829, tu paierais ça aussi ? »

La mère riva son regard à celui de sa fille. « Je ne me sens plus en sûreté. Au marché, les gens m’insultent frontalement. Partout où je vais, je dois surveiller par-dessus mon épaule. J’en ai assez. Je veux juste que l’affaire soit réglée.

– Si quelqu’un t’agressait bel et bien, sais-tu combien de flux ils devraient bloquer, combien de registres ils devraient effacer pour qu’on n’en sache rien ? Et quel genre de personne *voudrait* même lever la main sur toi, du fait d’un quelconque conflit commercial historico-révisionniste ?

– Le genre qui estime ne pas obtenir satisfaction par les procédures commerciales ordinaires.

– Les arbitres ont dit qu’il n’y avait pas matière à poursuites. » Les mâchoires de Camille se serraient de frustration. « Y est-on pour quelque chose ? Il n’y a pas un seul “Sivadier” parmi eux, et ils ont malgré tout débouté tous les plaignants.

– Ils sont dix fois plus nombreux que nous. Si la majorité pense être victime d’une injustice, peu importe ce que disent les arbitres.

– La majorité n’y croit pas. » Tous les amis de Camille avaient exprimé leur dégoût envers le Mouvement de la Nouvelle Dispense. Elle n’allait pas se laisser intimider par une poignée de lâches qui lançaient des insultes dès que leurs augments repéraient une cible facile.

« Dans ce cas, dit sa mère, *ta* majorité votera contre cette proposition, et peut-être que ça suffira à alléger l’atmosphère.

– Hmm... » Il était possible que ce soit ce que Léon espérait. Camille révisa sa position. La tenue même de ce vote équivalait déjà à une approbation humiliante des calomnies de Denison, mais en mettant l’affaire dans les mains des Vestiens ordinaires, ils avaient une chance de montrer que le MND se résumait à quelques extrémistes dépourvus de soutien réel : un petit groupe friand de procédures vexatoires mû par l’unique conviction que tout leur était dû.

« Je ne peux pas empêcher ce vote, reconnut Camille, mais si tu votes oui, je vais devoir te renier. » La fin de sa phrase était censée être une blague, mais elle ne sonna pas tout à fait comme elle l’espérait.

« Mon vote ne te regarde pas, répliqua sa mère.

– Pense quand même à ce que cela signifierait ! Est-ce que tu veux que les gens commencent à choisir *avec qui faire des enfants* histoire de leur épargner la taxe Sivadier ? »

Sa mère secoua la tête avec dédain. « Tout ce que je veux, c’est que tu sois en sécurité. »

Camille s’inscrivit sur la liste des gens désireux de s’exprimer lors d’un des débats sur la proposition de loi, mais elle n’atteignit même pas les audiences publiques. Elle regarda la première séance dans l’appartement d’Olivier ; assis sur le canapé, ils partagèrent un calque.

« Tout au long de l’histoire humaine, sur Terre, des armées en maraude ont pillé les trésors culturels des nations et se sont emparées des biens de leurs ennemis. Mais tous nous célébrons les rares fois où justice a été faite *in fine*, où ceux qui avaient hérité de ces biens mal acquis ont été contraints de les restituer à leurs propriétaires légitimes ou à payer des dédommagements appropriés. » Sandrine Marquet s’exprimait avec une conviction posée. Pour peu que Camille ait manqué le début de cette intervention et effacé les légendes d’identification, elle aurait certainement abondé dans le sens de cette femme dont les arguments n’étaient que pure sagesse. Personne ne pouvait nier qu’au cours de l’Histoire, toutes sortes d’autorités religieuses ou séculières avaient donné leur bénédiction à d’innombrables vols, annexions et mises en esclavage. Peu importait le nombre de générations écoulées lorsque les pilleurs étaient finalement reconnus comme tels, un principe demeurerait infrangible : faire appel aux lois de l’époque ne procurait jamais le moindre alibi moral.

« Si le concept de “propriété intellectuelle” est maintenant une abomination pour nous, argumentait Marquet, il serait ô combien absurde et révoltant d’avancer quelque relativisme culturel excusant la manière dont ce concept a été utilisé par les Sivadier pour s’insérer de force dans le projet vestien. Oui, ils étaient parties prenantes d’un contrat entériné par consentement mutuel. Mais si tout le cadre légal de cette époque était corrompu — favorisant la vente et l’achat d’idées qui étaient le bien commun de toute l’humanité —, où était la justice en ce temps-là ? »

Au cours de l’entracte qui interrompit l’émission, Olivier se montra optimiste. « La rhétorique est émouvante, d’accord, mais je pense que son imprécision lui nuit. Et ce n’est pas comme s’il n’y avait rien de concret à exhumer de cette époque, s’ils le voulaient bien : des études montrent que la vente, à des prix trop élevés, de tests brevetés de dépistage d’oncogènes a été de fait responsable de certains décès.

– Mais la précision invite à la distinction, rétorqua Camille. Les technologies minières et médicales sont difficiles à mélanger.

– Contrairement aux technologies minières et aux crimes de guerre ?

– Tout le génie est là, affirma Camille. Il n’y a pas de comparaison réelle ; on invite juste les gens à associer les deux. Mais si tu essaies de

défaire cette association, tu finis par passer pour quelqu'un d'obtus qui prend tout au pied de la lettre. »

Le porte-parole du Non, David Delille, commença par montrer les documents attestant de son ascendance et prouvant que lui-même ne serait pas soumis à la taxe. Peut-être que cela lui réchauffait le cœur d'annoncer qu'il agissait par pur principe, mais la tentative de lier crédibilité et filiation consternait Camille.

Dans sa réfutation, Delille tenta d'en faire davantage que Marquet. « Je suis d'accord, nous avons dépassé les lamentables défaillances morales de nos ancêtres — raison pour laquelle ce projet de punition collective doit être abandonné. L'Histoire garde aussi en mémoire les réparations injustes que des vainqueurs ont extorquées. Voulons-nous être jugés comme nous les jugeons maintenant : comme des êtres mesquins, vindicatifs, avarés et, en fin de compte, autodestructeurs ? »

Camille enfonça son visage dans un coussin pour s'empêcher de crier. Se complaire ainsi à évoquer Nuremberg et Versailles donnait l'impression d'un échange élevé, mais cela laissait bien peu de temps pour discuter de la situation concrète.

Quand cet épisode décourageant se termina enfin, Olivier lui suggéra de poster une réponse ; il savait qu'elle avait pris des notes lorsqu'elle espérait encore participer à l'un des débats.

« Je ne suis pas préparée. Et personne ne regarde ces trucs à moins qu'on ne les publie tout de suite après.

– Il nous reste une fenêtre de tir. Allez, je vais t'aider. »

Ils mirent quelque chose au point en une demi-heure ; ça n'avait pas l'air trop mal. La première vague était passée, mais l'intérêt pour le débat persistait, et au bout de quelques heures, des gens commencèrent à examiner sa contribution.

« Maintenant, tu es célèbre, plaisanta Olivier lorsque le décompte des vues atteignit un nombre à trois chiffres.

– Célèbre pour avoir déclaré que les brevets sur l'exploitation minière des astéroïdes n'ont pas retardé l'éradication du paludisme. La prochaine fois, je devrais peut-être me pencher sur la corrélation entre la possession d'un chat et les sacrifices humains. » Elle se tourna vers son compagnon. « Dis-moi que tout ça n'est qu'un mauvais rêve.

– Attends qu'on arrive au moment où je me tiens tout nu sur le bord de Rheasilvia.

– Je suis sérieuse.

– Tu penses vraiment que tu rêves ?

– J'ai *vraiment* besoin d'entendre que cette loi ne peut pas passer.

– *Ne peut pas*, c'est un poil extrême, dit-il en grimaçant. Et le bilan de mes prédictions à ce jour laisse à désirer.

– OK... Et on fait quoi si la loi passe ? »

Il prit le coussin des mains de Camille pour y appuyer son menton.  
« On se file des baffes jusqu'à ce qu'on se réveille. »

Le jour du vote, Camille était de garde aux urgences de la clinique. La soirée commença plus calmement qu'à l'accoutumée, aussi tua-t-elle le temps en réexaminant des dossiers. Elle avait réglé ses augments pour dégager sa vue au moindre signe d'activité autour d'elle, mais les heures s'écoulèrent sans interruption jusqu'à ce qu'elle ferme le calque et se contente de contempler le couloir vide.

Une jeune femme approcha, mains serrées sur son estomac, penchée en avant et grimaçant de douleur. Camille s'avança à sa rencontre, un imageur en main. Elle détestait se dépêcher avec ses semelles gecko activées, mais elle aurait encore moins aimé faire un bond maladroit et percuter un patient souffrant d'une appendicite aigüe.

« Que s'est-il passé ? »

La femme secoua la tête dans un grognement.

« Quand la douleur a-t-elle commencé ? »

Toujours pas de réponse.

« Vous pouvez retirer vos mains, que je fasse un scan ? »

La femme leva les yeux vers Camille. « Non.

– Pourquoi non ?

– Vous n'avez pas gagné le droit de poser la main sur moi. Je vais dans une autre clinique.

– Pardon ? » Camille s'apprêtait à proposer d'appeler un collègue plus expérimenté, voire le consulter sur-le-champ par téléprésence, quand la patiente récalcitrante mit les choses au clair.

« Tu m'as très bien comprise, *parasite*. » L'inconnue fit demi-tour et sortit en traînant des pieds, mimant toujours un semblant d'inconfort pendant quelques mètres avant de ricaner ouvertement et s'en aller comme si de rien n'était.

Ne pas pester contre les malades lui vomissant dessus avait nécessité chez Camille un entraînement assidu. Cette discipline lui permit de conserver le silence quand elle regagna son poste.

C'est alors que sa garde se mua en noria, le plus dense afflux qu'elle ait connu de l'année. Les gens débarquaient en boitant, en gémissant, en criant. Certains s'appuyaient contre un ami valide, d'autres arrivaient seuls. D'autres encore venaient par groupes, les uns s'inspirant des symptômes des autres, et tous affirmaient avoir été victimes du même lot avarié de stupéfiants.

Camille les prit en charge en toute bonne foi, poussant la mascarade aussi loin que nécessaire. La plupart des mauvais plaisantins atteignaient vite un point, en cours d'examen, où ils se mettaient soudain à la dévisager, faisant mine de détecter son ascendance avant de reculer avec mépris. Plus rares étaient ceux qui persistaient dans leurs simagrées après que Camille avait déterminé que tout allait bien — lorsqu'elle suggérait de demander un second avis, ils refusaient enfin et vidaient les lieux.

Les *flashes mobs*, ces mobilisations éclair à fins de nuisance, constituaient depuis longtemps l'une des armes favorites des adolescents contrariés et incapables de s'exprimer autrement qu'à travers un esprit de meute. Camille ne se sentait pas menacée physiquement : le robot de sécurité juché dans le coin du cabinet de consultation avait déjà prouvé son efficacité quand des patients, réellement dérangés, pour le coup, tentaient de la peloter, voire même de la poignarder ou l'étrangler. Tandis qu'elle conservait son vernis de professionnalisme, une partie d'elle-même se prit à s'imaginer saisissant par les épaules l'un de ces abrutis ricanant pour lui hurler au visage : « C'est quoi ton problème ? Mes ancêtres ont gagné leur vie parce qu'ils étaient plus malins que les tiens. En quoi devrais-je m'excuser d'avoir eu une ascendance plus douée que la tienne ? »

Vingt minutes avant la fin de sa garde, un groupe de quatorze individus se traîna dans la clinique ; des hommes en majorité — très jeunes. Ils babillaient de manière incohérente, grimaçaient, riaient, pleuraient. Camille se concentra sur l'un d'eux, et alors qu'il ne donnait aucune réponse sensée aux questions qu'elle lui posait, elle le conduisit dans la cabine d'examen et tira le rideau.

Tandis que le garçon restait assis dans son harnais, dodelinant de la tête, les yeux roulant sans but dans leurs orbites, ses compagnons entrèrent dans le box les uns après les autres. Camille fit surgir un calque du robot ; au maximum de ses capacités, il pouvait maîtriser quatre individus d'un coup, mais aucun ne faisait preuve d'assez d'agressivité pour justifier l'usage de la force ou d'une sédation chimique.

Camille se tourna pour faire face aux intrus. « Allez-vous en ! dit-elle sèchement. J'essaie d'aider votre ami. »

La femme la plus proche lui retourna un regard vide. Camille tremblait. Personne ne l'avait touchée ni menacée — et une partie d'elle-même essayait d'évaluer la situation, se demandant dans quelle mesure réclamer de l'aide pour gérer ces chiffres molles passerait pour un acte de faiblesse.

Le petit carré lumineux au coin de sa vision se mit à clignoter ; le lien avec le robot était rompu. Elle tenta de l'établir à nouveau, mais tous ses coms avaient cessé de répondre. La clinique possédait une douzaine de



caméras de sécurité, mais Camille ignorait si elles fonctionnaient par radio ou fibres optiques.

Derrière elle, l'homme dans le harnais se mit à parler. « J'espère que nous ne causons pas trop de problèmes. Nous faisons la fête et les choses ont un tantinet dérapé. » Il s'exprimait de façon on ne peut plus claire maintenant.

Camille lui fit face. « Si vous n'avez rien, pourquoi ne pas foutre le camp ?

– Avec plaisir... » Il descendit du harnais, se plaçant tout à côté de la jeune femme, ses semelles accrochées au sol. « Vous ne me demandez pas ce que nous fêtons ? »

Camille ne répondit rien. L'homme la dévisagea quelques instants, sourit avant de conduire ses compagnons hors du box.

Camille attendit leur départ pour tester sa liaison ; ça fonctionnait à nouveau. Elle ouvrit un flux d'actualité et consulta les résultats. Le vote était fini : l'impôt sur les Sivadier avait été accepté par une majorité de cinquante-deux pour cent.

Elle fila aux toilettes et s'assit dans la cabine ; son seul moyen d'échapper elle-même aux caméras. Puis elle enfouit son visage dans ses bras et pleura de rage.